

1. Platon

1.2. Le Banquet : orienter son désir vers le bon objet

1.2.3. Le discours de Diotime : l'orientation éthique du désir

a) Que le désir change d'objet, mais demeure identique

« Celui qui a un véritable amour de la connaissance (philomathès) est naturellement disposé à lutter pour rejoindre ce qui est et que, loin de s'arrêter aux nombreux objets qui n'existent qu'en apparence, il le poursuit sans faiblir et ne se relâche point dans son désir (erôtos) avant d'avoir atteint la nature de chaque chose »

« Il ne faut pas désirer (erastas) le pouvoir »
« nous ferons comme les amants (erasthèntès) qui, reconnaissant les funestes effets de leur passion (erôta) s'en détachent à contre-cœur sans doute, mais enfin s'en détachent. Nous aussi nous avons pour cette poésie un désir (erôta) que l'éducation de nos cités a fait croître en nos cœurs [...] nous prendrons garde de retomber dans le désir (erôta) qui charma notre enfance et charme encore le commun des hommes. »

République, 490a8-b7 ; 521b4-5 ; 607e4-608a5

« Ainsi pour le "platonisme" représenté par Socrate ou Diotime, c'est donc le même *eros* qui concerne le pouvoir politique, les révolutions, la poésie, la philosophie et aussi la tyrannie emplie d'*epithumia*. Il s'ensuit qu'*eros* explique le meilleur et le pire »

L'Empire du désir, *op. cit.*, pp. 75-76

b) Que tout l'enjeu se situe néanmoins dans l'objet

« Je sais qu'il existe une théorie d'après laquelle ceux qui sont en quête de la moitié d'eux-mêmes, ce sont là ceux qui désirent (erôsin). Mais ce que prétend ma théorie à moi, c'est que l'objet de l'amour n'est ni la moitié, ni l'entier [...] Ce n'est pas à ce qui est sien que chacun s'attache, à moins qu'on appelle le bon "propre" ou "nôtre", le mauvais au contraire "étranger". Car, hormis ce qui est bon, rien d'autre n'est objet de désir pour les hommes. »

Banquet, 205d9-206a1

« "Oui, efforce-toi, continua-t-elle, d'appliquer ton esprit à mes paroles, le plus que tu en seras capable ! [...] Quand, en partant des réalités de ce monde, on s'est, grâce à une droite

conception, de l'amour des jeunes gens, élevé vers la beauté [absolue] et qu'on commence à l'apercevoir, on peut dire qu'on touche presque au terme. Car c'est là justement le droit chemin pour accéder aux choses de l'amour, ou pour y être conduit par un autre, de partir des beautés du monde et, avec cette beauté-là comme but, de s'élever continuellement, en usant, dirais-je, d'échelons, passant d'un seul beau corps à deux, et de deux à tous, puis des beaux corps aux belles occupations, ensuite des occupations, ensuite des occupations aux belles sciences, jusqu'à ce que, partant des sciences, on arrive pour finir à cette science que j'ai dite, science qui n'a pas d'autre objet que, en elle-même, la beauté dont je parle, et jusqu'à ce qu'on connaisse à la fin ce qui est beau par soi seul.

Voilà, cher Socrate, dit l'Étrangère de Mantinée, quel est le point de la vie où, autant qu'en aucun autre imaginable, il vaut pour un homme la peine de vivre : quand il contemple la beauté en elle-même ! [...]"

C'est ainsi donc, Phèdre et vous autres, que me parlait Diotime et voilà ce dont, moi, elle m'a convaincu. Maintenant que j'ai été convaincu, j'essaie pareillement de convaincre les autres que, pour l'acquisition de ce bien, difficilement on trouverait à la nature humaine un collaborateur qui vaille plus qu'Érôs ! Aussi mon opinion déclarée est-elle dès lors, que c'est pour tout homme un devoir de faire grand cas du désir ; aussi fais-je pour mon compte grand cas des choses érotiques et sont-elles pour moi un objet tout particulier d'exercice, que je recommande également à autrui »

Banquet, 210e1-212b8

- c) Le bien ou le manque ?
- d) L'au-delà du principe de plaisir

1.3. Le Phèdre : connaître son désir

1.3.1. Le discours de Lysias

- a) Point de départ de la discussion et colère de Socrate
- b) Contenu du discours de Lysias : la grande opposition de *philia* et *érôs*
- c) Problème quant à son interprétation et solutions insatisfaisantes
- d) Trois conclusions certaines

1.3.2. La réponse de Socrate

- a) Il était une fois : la ruse de Socrate contre celle de Lysias

« Il était une fois un jeune homme, doué d'une grande beauté, et celui-ci avait des amoureux (*erastai*) en grand nombre. Mais il y en avait un qui était un malin : sans avoir pour le garçon moins de désir que les autres, il lui avait donné à croire qu'il ne le désirait pas. Un jour même, tandis qu'il le sollicitait, voici précisément ce qu'il lui fit croire : c'est qu'un homme qui ne désire pas à plus droit aux faveurs que celui qui désire. »

Phèdre, 237b2-5

b) Distorsion clarifiante du discours de Lysias

« Quand nous sommes face à la question de savoir si c'est avec un homme qui désire qu'il vaut mieux se lier d'amitié (*philia*), le problème est celui de l'amour. [...] Que le désir (*eros*) est un appétit (*epithumia*), c'est une évidence ; nous savons aussi que même ceux qui ne désirent (*erôntes*) pas veulent ce qui est beau. »

Phèdre, 237c7-d6

1.3.3. Le contre-discours de Socrate

a) Réparer le blasphème commis par amour

« – Il y a un je-ne-sais-quoi qui me décontenançait. Mais maintenant je me suis rendu compte de ma faute !

– Quel est donc cette faute dont tu parles ?

– Épouvantable, Phèdre, est le discours dont tu t'es chargé toi-même, aussi bien que celui que tu m'as forcé à prononcer. »

Phèdre, 242b8

b) *Érôs* comme *mania* des dieux

« Parmi nos biens, les plus grands sont ceux qui nous viennent par l'intermédiaire d'un délire, dont à coup sûr nous dotte un don divin. »

Phèdre, 244a

« La conclusion, c'est que, entre toutes les formes de possessions divines, celle-là se révèle être la meilleure, en même temps que faite des meilleurs éléments, aussi bien pour celui qui en est le sujet que pour celui qui y est associé »

Phèdre, 249e1

c) Un étonnant détour eschatologique : la hiérarchie des désirs

« Aussi bien, voilà qui suffit sur la question de son immortalité. Quant à ce qui est de sa nature, voici ce qu'il en faut dire : la caractériser, c'est l'affaire d'une exposition entièrement, absolument divine et fort étendue ; mais en donner une image, l'affaire d'un exposé humain et de moindres proportions ; en conséquence, c'est ainsi que nous devons parler. Cette image donc est celle de je ne sais quelle force active naturelle, qui unit un attelage et un cocher, soutenus par des ailes. Cela étant, les Dieux ont des chevaux, des cochers qui, tous, sont eux-mêmes bons, composés de bons éléments, tandis que, pour le reste des êtres, il y a du mélange. Pour nous, c'est, premièrement, d'un attelage apparié que le conducteur est cocher ; ensuite, des deux chevaux, l'attelage en a un qui est beau, bon et formé de tels éléments, tandis que la composition de l'autre est contraire, et contraire sa nature. Il s'ensuit que, dans notre cas, c'est nécessairement un métier difficile et ingrat que celui de cocher ! »

Phèdre, 246a3-b5

« Et maintenant voici ce qu'a décrété Adastrée. Toute âme qui, en faisant partie du cortège d'un dieu, a eu quelque vision des réalités véritables, est jusqu'à la révolution suivante exempte d'épreuve, et, si toujours elle est capable de réaliser cette condition, à toujours elle est exempte de dommage ; quand au contraire, faute d'avoir été capable de suivre docilement, elle ne voit point ; quand, par l'effet de quelque disgrâce, comblée d'oubli et de perversion, elle s'est alourdie ; que, s'étant ainsi alourdie, elle a enfin perdu son plumage et git sur la terre, c'est alors une loi qu'elle n'aille s'implanter en aucune sorte de bête dès la première génération ; mais que celle qui aura eu la plus copieuse vision aille s'implanter dans la semence d'un homme appelé à devenir ami du savoir ou ami de la beauté, ou bien d'un homme qui a de la culture et qui est instruit en matière de désir ; que, pour celle du second rang, ce soit dans la semence d'un roi qui obéit à la loi, ou bien guerrier et habile à commander ; que celle du troisième rang vienne animer un politique, à moins que ce ne soit un bon intendant ou un financier ; celle du quatrième, un homme qui aime la fatigue des exercices physiques, ou bien encore qui s'emploiera à guérir le corps ; la cinquième aura droit à une existence de devin ou consacrée à quelque forme d'initiation ; à la sixième correspondra le faiseur de poésies ou tout autre parmi ceux qui s'occupent d'imiter ; à la septième, l'artisan ou le cultivateur ; à la huitième, le professionnel de la sophistique ou de l'art de flatter le peuple ; à la neuvième, l'homme tyrannique. »

Phèdre, 248c3-e4

d) Réconcilier *philia* et *erôs*

« Ainsi le voilà qui désire ; mais quoi ? Il en est bien en peine : il ne sait même pas ce qu'il éprouve, il n'est pas davantage à même d'en rendre raison. C'est bien plutôt comme s'il avait d'un autre attrapé une ophtalmie : il n'est pas à même de rien alléguer qui l'explique; il ne se rend pas compte que dans son amant, ainsi qu'en un miroir, c'est lui-même qu'il voit : quand celui-ci est présent, identiquement à ce qui a lieu pour ce dernier, sa souffrance prend fin, et, lorsqu'il est absent, c'est encore identiquement qu'il regrette et qu'il est regretté, ayant ainsi un contre-désir qui est une image réfléchie du désir ! Mais le nom qu'il y donne, et à son avis c'est bien cela, : ce n'est point désir, mais amitié (*philia*) ; son ambition, analogue : à celle de l'autre quoiqu'avec moins de vigueur, est de voir, de toucher, de donner des baisers, de s'étendre contre. Dès lors, il y a bien des chances pour que, dans ces conditions, la chose ne tarde pas à se faire! Tandis donc qu'ils partagent la même couche, celui des chevaux de l'amoureux qui est indiscipliné a des choses à dire au < cocher : comme un juste retour de toutes ses peines, Il < demande à goûter de légères jouissances! Quant à celui de l'aimé, il n'est pas à même de rien dire ; mais, gonflé de désir et bien en peine de savoir de quoi, il jette ses bras autour de l'amant, il lui donne des baisers dans l'idée qu'il témoigne ainsi son affection (*philei*) à quelqu'un qui lui veut grand bien ; et, toutes les fois qu'ils sont étendus côte à côte, il en est au point de ne pas se refuser peut-être, pour sa part, à accorder ses faveurs, au cas où l'amant demanderait à les obtenir. Mais, d'un autre côté, le compagnon de joug se joint au cocher pour opposer à cette concession une résistance qu'inspirent la réserve et la réflexion. »

Phèdre, 255d3-256a6

e) La question du choix : un enjeu éthique important

« Et maintenant, admettons que, dans l'ensemble des hommes, il y en ait un qui ait mené une vie juste : il reçoit en partage le meilleur lot, et un pire si c'est une vie d'injustice. [...] C'est à ce moment qu'en une existence de bête vient passer une âme d'homme, tout comme, d'une existence de bête, celui qui fut une fois homme revient à la condition humaine : il y aura en effet, pour l'âme qui jamais n'eût une vision de la Vérité, de passage à cette forme qui est la nôtre. »

Phèdre, 248e5-7 ; 249b4-7

« Et de même, en rapport avec chacun des dieux dont chacun fut le choreute, c'est à honorer ce dieu-là, à l'imiter le plus complètement possible, que se passe la vie [...] Ainsi donc, pour ce qui est du désir (*erôta*) des beaux jeunes hommes, chacun fait son choix (*eklegetai*) et, l'objet

même de ce choix représentant pour lui le divin même, c'est comme une sorte d'image sacrée (*agalma*) qu'il se fabrique et qu'il orne, dans l'intention de l'honorer et de lui rendre un culte secret. Ceux-là donc, dis-je, qui dépendent de Zeus cherchent que de Zeus soit l'âme celui qui sera désiré par eux : ils examinent en conséquence si, de sa nature, il est philosophe et apte à diriger, et quand, l'ayant découvert, ils se mettent à le désirer, ils font tout pour qu'en réalité il soit tel. »

Phèdre, 252d1-e5

1.4. La République et l'interprétation des rêves

a) Le rêve comme voie royale

« – Les appétits illicites risquent de naître en tous les hommes, mais, réprimés par les lois et par les meilleurs appétits, grâce à la raison, chez certains hommes ils peuvent être soit tout à fait réprimés, soit réduits à un petit nombre ou affaiblis, et chez les autres, être plus forts et plus nombreux.

– De quels appétits parles-tu ?

– Ceux qui s'éveillent pendant le sommeil, répondis-je, quand la partie de l'âme qui est raisonnable, douce et faite pour commander à l'autre est endormie, et que la partie bestiale et sauvage, gorgée d'aliments ou de boisson se démène, et, repoussant le sommeil, cherche à se donner carrière et à satisfaire ses appétits. Tu sais qu'en cet état elle ose tout, comme si elle était détachée et débarrassée de toute pudeur et de toute raison ; elle n'hésite pas à essayer en pensée de violer sa mère ou tout autre, quel qu'il soit, homme, dieu, animal ; il n'est ni meurtre dont elle ne se souille, ni aliment dont elle s'abstienne ; bref, il n'est pas de folie ni d'impudeur qu'elle s'interdise.

– C'est l'exacte vérité, dit-il. »

République, 571b6-572b2

b) Le rêveur peut se prémunir du danger

« – Mais, à mon avis, lorsqu'un homme possède par devers lui la santé et la tempérance, et ne se livre au sommeil qu'après avoir éveillé sa raison et l'avoir nourrie de belles pensées et de belles recherches, en s'adonnant à la réflexion ; lorsqu'il a calmé son appétit (*epithumia*) sans le soumettre au jeûne ni le gorger, afin qu'il s'endorme et ne trouble point de ses joies ou de ses tristesses le principe meilleur, mais qu'il le laisse examiner seul, dégagé des sens, et chercher à découvrir quelque chose qui lui échappe du passé, du présent et de l'avenir ; lorsque cet homme a de même adouci la colère et que, sans s'être irrité contre personne, il s'endort dans le calme

du cœur ; lorsqu'il a apaisé ces deux parties de l'âme, et stimulé la troisième, où réside la sagesse, et qu'enfin il s'abandonne au repos, c'est dans ces conditions, tu le sais, que l'âme atteint le mieux la vérité, c'est alors que les visions monstrueuses des songes apparaissent le moins. »

République, 571b6-572b2

c) Encore la même question...